

VOL. 7

AVRIL 1901

No. 4

BULLETIN

— DES —

RECHERCHES HISTORIQUES

ARCHÉOLOGIE—HISTOIRE—BIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHIE—NUMISMATIQUE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

*Qui manet in patriâ et patriam cognoscere temait.
Is mihi non civis sed peregrinus erit.*

PIERRE-GEORGES ROY

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

RUE WOLFE

LÉVIS

RECHERCHES HISTORIQUES

Sommaire de la livraison d'Avril : Sainte-Julie de Somerset, P. G. R. ; Prêtres nés à Sainte Julie ; Lieutenants gouverneurs de Québec, N.-E. Dionne ; Les ruisseaux Belleborne et Saint-Denis, J. Würtele ; Nos premiers recensements, Ignotus ; La seigneurie de la Rivière du Sud, F.-J. Audet ; L'origine du mot Québec, James Douglas ; La vénérable mère d'Youville, R. ; Les sieurs de Dombourg et d'Autray, L'abbé Auguste Gosselin ; Elzéar Gérin-Lajoie et l'Enfant-Terrible, P. G. R. ; L'apostat Gavazzi à Montréal, A. Leblond de Brumath ; Un confesseur canadien de Louis XVI, P. G. R. ; Le juge Vallières de Saint-Réal, B. S. Les commissaires-ordonnateurs sous l'ancien régime, P.G.R. ; Questions, etc., etc.

Gravures : Église Sainte Julie de Somerset ; M. l'abbé Edouard Dufour ; M. l'abbé Charles Trudelle ; M l'abbé Joseph-Octave Béland ; M. l'abbé Joseph-Stanislas Martel ; M. l'abbé Louis-Théodore Bernard ; M. l'abbé Paschal-Prudent Dubé.

On peut se procurer gratuitement une livraison *spécimen* des *Recherches Historiques* en s'adressant au directeur de la revue, Pierre-Georges Roy, rue Wolfe, Lévis.

Abonnement : \$2 par année.

LA DEVOTION A ST-ANTOINE DE PADOUE

PAR

L'ABBE L.-A. LÉVÊQUE

Curé de St-Camille de Wotton

S'adresser à l'auteur ou à
Imprimerie Jeanne d'Arc, Aylmer-Est.

BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. 7

AVRIL 1901

No. 4

SAINTE-JULIE DE SOMERSET

Le canton Somerset comprend trois paroisses : Saint-Calixte, Sainte-Julie et Notre-Dame de Lourdes.

C'est vers 1840 que le premier colon, M. Laurent Poliquin, vint se fixer au neuvième rang du canton Somerset, au milieu de la forêt. Il abattit lui-même le premier arbre sur sa terre pour se construire une cabane. Cette terre est aujourd'hui la propriété de M. Honoré Gingras. M. Poliquin mourut le 10 novembre 1864, à Sainte-Julie, à l'âge de 78 ans.

Ce courageux colon trouva des imitateurs. Plusieurs jeunes gens des paroisses des environs de Québec, sur la rive sud du Saint-Laurent, entendant parler de la grande fertilité des terres des Bois-Francs, vinrent successivement se fixer dans les diverses localités où l'on voit aujourd'hui de belles et florissantes paroisses. La Rivière-Noire—c'est ainsi qu'on désignait alors Sainte-Julie—eut son contingent. Bientôt M. Poliquin eut des compagnons. Tous s'encourageaient mutuellement, et non sans raison, car la grande difficulté n'était pas le dur et pénible travail du défrichement, mais bien le manque de chemins. Il fallait transporter à dos toutes les charges, les *mollières* ne permettant pas de se servir de bêtes de somme.

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas suffisamment admirer, et surtout imiter ces beaux exemples de cou-

rage. Au lieu de se fixer au sol de leur pays natal, bon nombre préfèrent s'exiler pour gagner quelques piastres qu'ils gaspillent pour satisfaire les exigences d'un luxe effréné, sans souci de leur avenir, et au détriment de leur santé, de leur foi et de leur pays.

Les premiers colons de la Rivière-Noire s'adressaient au missionnaire de Saint-Calixte pour les besoins religieux.

C'est M. Edouard Dufour, missionnaire de Saint-Calixte, qui célébra la première messe à la Rivière-Noire, vers 1846, dans la maison de M. François Rousseau, sur la propriété occupée aujourd'hui par M. Onésime Côté. C'est là que le missionnaire continua de donner la mission jus qu'à ce que la chapelle—le presbytère actuel—fut bâtie et prête à recevoir les colons. C'est aussi M. Dufour qui fixa le site de l'église et fit l'acquisition de la terre de la fabrique. Dans l'automne de 1850, ce zélé missionnaire laissa Saint-Calixte pour Saint-Lazare.

M. Dufour partagea les peines et les privations des premiers colons de la Rivière-Noire. Dévoué, compatissant, charitable, il se montra en toute circonstance rempli de zèle pour le bien spirituel et temporel de ses paroissiens. Ceux qui l'ont connu n'ont pas oublié la bonté de son cœur.

M. Dufour eut pour successeur M. Charles Trudelle. C'est lui qui a construit l'église actuelle, édifice en bois de 110 pieds de longueur sur 45 de largeur. Elle fut mise sous le patronage de Sainte Julie.

La première visite épiscopale à Sainte-Julie eut lieu en 1852. Le 26 juillet, Mgr Turgeon y administra le sacrement de confirmation à 206 personnes.

C'est pendant qu'il était missionnaire de Somerset et desservant à Sainte-Julie que M. Trudelle signa le fameux mémoire des douze missionnaires des Cantons de l'Est, le *Canadien Emigrant*.

Sous les soins intelligents de M. Trudelle, Sainte-Julie grandit rapidement, et bientôt elle put recevoir son premier curé, M. Joseph-Octave Béland, qui arriva en octobre 1854. Pour un jeune prêtre qui n'avait connu que nos anciennes paroisses, Sainte-Julie, malgré ses progrès réels, n'avait encore rien de bien attrayant. Le presbytère servait de chapelle et ne pouvait donner logement au curé qui fut accueilli de grand cœur par M. Ignace Roberge. L'église n'était pas prête pour le culte, elle ne fut bénite que le 4 décembre 1854.

M. Béland était bien le curé qu'il fallait à Sainte-Julie. Courageux, d'une santé robuste, d'une charité et d'un zèle apostoliques, il ne se laissait jamais abattre par les difficultés. Son temps se partageait entre les travaux du ministère et les travaux des champs. Il était prêtre et défricheur. C'est lui qui a commencé le défrichement de la terre de la fabrique. Au besoin il se mêlait aux ouvriers et travaillait comme eux. M. Béland a fait terminer l'intérieur de l'église. Il a été sept ans curé de Sainte-Julie.

M. Joseph-Stanislas Martel lui succéda en décembre 1861. Plein de talents, énergique et d'une activité dévorante, M. Martel continua ce qu'avait commencé son prédécesseur. Il acheva l'église. C'est sous sa direction que les nouveaux bancs ont été faits et le chœur terminé. La sacristie actuelle est son œuvre, et, de l'aveu de tout le monde, c'est une belle sacristie. Il a pourvu l'église de vases sacrés, d'ornements et de lingerie. Il avait à cœur que tout fut à l'ordre. Aussi pendant son séjour à Sainte-Julie il a fait un bien incalculable.

Homme de goût, il a su entourer la demeure presbytérale de beaux jardins. Tous les arbres fruitiers et d'ornement qu'on y voit aujourd'hui ont été plantés de sa main. Il n'a pas non plus négligé la culture de la terre.

En octobre 1870, M. Martel eut pour successeur M. Louis-Théodore Bernard.

Rempli de zèle et de charité, M. Bernard s'est dévoué de cœur et d'âme au bien de ses ouailles. Doué de talents supérieurs et d'érudition, il était un bon guide, un conseiller éclairé. Il a fait réparer le presbytère et agrandir le jubé de l'église. Il résida près de trois ans à Sainte-Julie, mais, à cause de sa santé chancelante, toujours assisté d'un vicaire.

Le curé actuel, M. Paschal-Prudent Dubé, lui a succédé le 10 mai 1873. Il ne faut pas faire l'éloge des vivants. Cependant dire qu'il continue avec succès l'œuvre de son prédécesseur lui rend à peine justice.

Le premier cimetière de Sainte-Julie était de très petite dimension. En 1874, il en a fait ouvrir un autre de 300 par 150 pieds. En 1895, on a entouré ce cimetière d'une belle et forte clôture en broche. Peu de temps après on y a installé un beau calvaire : le Christ, de grandeur naturelle, et les statues de la sainte Vierge et de saint Jean l'Évangéliste toutes trois en bronze, ont été importées de Paris. M. Dubé a aussi érigé un chemin de croix dans son cimetière.

En 1877, M. Dubé a fait construire, avec l'aide de la Propagation de la Foi, dans la mission de Notre-Dame de Lourdes de Mégantie, autrefois connue sous le nom d'Augmentation de Somerset, sur les bords de la belle rivière Bécancour, une chapelle en bois de 52 pieds sur 35. Cette mission est éloignée de Sainte-Julie de neuf milles, et est bornée au nord par la seigneurie Joly et la paroisse de Saint-Jean Deschaillons. Notre-Dame de Lourdes doit être prochainement érigée en paroisse. On est actuellement à construire une nouvelle église dans cette paroisse qui a un curé résidant depuis 1893.

En 1876, les paroissiens de Sainte-Julie, en témoignage d'estime et de reconnaissance, ont fait faire au crayon les

portraits de leurs anciens desservants et curés. Ces portraits, qui ornent les murs de leur sacristie, apprendront aux jeunes générations à conserver le souvenir de ceux qui furent les premiers bienfaiteurs de la paroisse. C'est un bon exemple qui honore ceux qui le donnent.

De 1880 à 1885, la fabrique fit lambrisser l'église, poser des tambours à l'intérieur, puis réparer et augmenter les dépendances du presbytère.

En 1887, de grandes réparations furent faites à l'intérieur de l'église. Les planchers du chœur et de la nef furent redoublés et les bancs peints. Trois magnifiques autels faits par M. David Ouellet, de Québec, furent placés dans l'église. Un bel oratoire fut aussi installé dans la sacristie. L'autel de cet oratoire est un don des jeunes filles de la paroisse.

En 1891, trois riches lampes furent placées dans le sanctuaire.

Trois années plus tard, en 1894, la fabrique faisait l'acquisition d'un beau carillon de trois cloches du poids de 3746 livres de la fonderie Havard, de Villedieu, en France. La cérémonie de la bénédiction de ces cloches eut lieu dans l'après-midi du dimanche, 15 juillet 1894. Mgr Henri Têtu, procureur de l'archevêché de Québec, fit le sermon de circonstance et présida lui-même à la bénédiction au milieu d'un nombreux clergé et d'une foule considérable de fidèles.

En 1896, on a acheté de M. Rigali, de Québec, une belle et grande statue de sainte Anne et celle de sainte Julie, patronne de la paroisse. On avait acheté auparavant les statues du Rosaire, de Notre-Dame de Pitié, et une belle crèche d'Enfant Jésus.

Peu de temps après, une dame pieuse de la paroisse, voulant témoigner sa reconnaissance à saint Antoine de Padoue

pour une faveur reçue, fit don à l'église d'une belle statue de saint Antoine. Il y eut à cette occasion une grande fête.

En 1897, il fut décidé de couvrir le clocher et le toit de l'église, ainsi que celui de la sacristie, en tôle galvanisée, la vieille couverture faisant eau partout. L'ouvrage fut fait à l'entière satisfaction de tous les fabriciens par M. Alfred Langlais, de Saint-Sauveur de Québec.

A l'arrivée de M. Dubé dans la paroisse la fabrique avait une dette de \$5000. Ce n'est qu'après l'extinction de cette dette qu'on a commencé les travaux énumérés plus haut. A l'heure présente la fabrique n'a pas un sou de dettes.

Comme on le voit, pour une paroisse qui compte un demi-siècle d'existence, c'est un beau résultat. Comment en est-on arrivé là ? C'est par l'union et la concorde.

P. G. R.

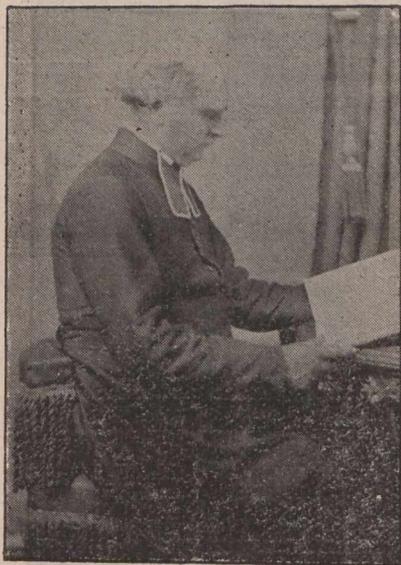
PRÊTRES NÉS À SAINTE-JULIE

M. J.-B.-T. MARTINEAU

M. Jean-Baptiste-Théodore Martineau, né le 22 février 1860, fils de Jean-Baptiste Martineau, cultivateur, et d'Archange Garneau ; ordonné prêtre à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, en octobre 1900 ; actuellement curé de Richibouctou-Village, comté de Kent, Nouveau-Brunswick.

M. J.-E. GENEST

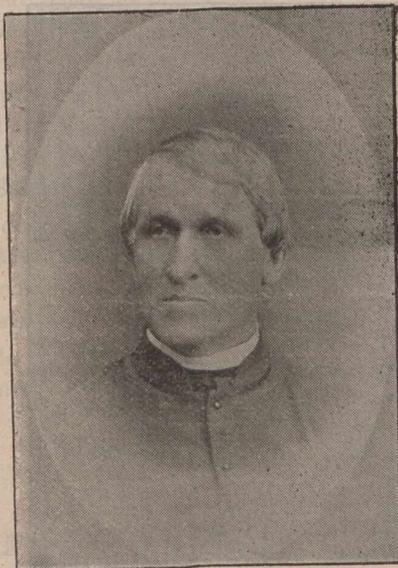
M. J. Emile Genest, né le 21 février 1875, du mariage de Onésime Genest, marchand, et de Céline Roberge ; ordonné prêtre à Sherbrooke le 21 mai 1899 ; professeur au séminaire Saint-Charles Borromée de Sherbrooke ; actuellement vicaire à Richmond.



M. EDOUARD DUFOUR

PREMIER DESSERTANT

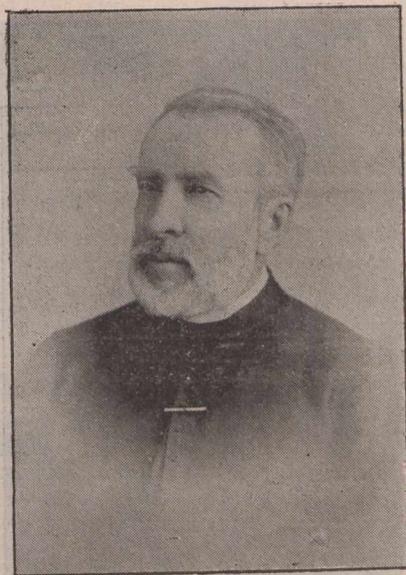
Né à la Baie Saint-Paul, le 17 juin 1814, du mariage de Isaac Dufour et de Véronique Gamache. Ordonné prêtre à Québec le 18 août 1842. Vicaire à Saint-Thomas de Montmagny. 1845, missionnaire de Somerset, avec la desserte de la Rivière-Noire (Sainte-Julie). 1850, curé de Saint Lazare. 1875, curé de Saint-Roch des Aulnaies. 1888, se retire malade à l'Hôpital-Général de Québec où il décède le 19 mars 1889. Inhumé à Saint-Roch des Aulnaies.



M. CHARLES TRUELLE

SECOND DESSERVANT

Né à Charlesbourg, le 28 janvier 1822. Fils de Jean Trudelle et de Marie-Geneviève Jobin. Ordonné prêtre à Québec le 24 mars 1845. Professeur au séminaire de Québec. 1850, missionnaire de Somerset, avec la desserte de la Rivière-Noire (Sainte-Julie). 1856, curé de la Baie Saint-Paul. 1864, curé de Saint-François du Sud. 1876, curé de Saint-Michel de Bellechasse. 1878, supérieur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière. 1887, chapelain de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur de Québec. 1896, se retire du ministère. Il est aveugle. A publié l'*Histoire de Charlesbourg, Trois souvenirs, Le Frère Louis*, etc., etc.



M. JOSEPH-OCTAVE BÊLAND
PREMIER CURÉ

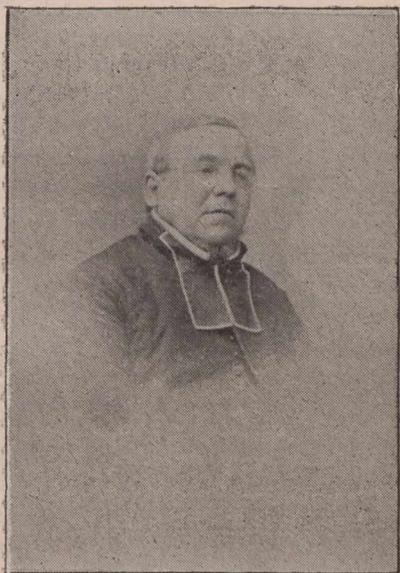
Né à Québec, le 7 décembre 1822, de Jean Bêland et de Marie-Anne Griffard. Ordonné prêtre à Québec le 18 septembre 1852. Vicaire à Saint-Joseph de Carleton. 1854, curé de Sainte-Julie. 1865, missionnaire de la Pointe-aux-Esquimaux. 1867, curé de Saint-Anaclet et de Saint-Joseph de Lepage. 1871, curé de Saint-Mathieu. 1887, prend du poison par mégarde. Echappe à la mort grâce à sa forte constitution mais devient impotent. Se retire chez les Sœurs de la Providence à la Longue-Pointe. Décédé le 4 novembre 1900.



M. JOSEPH-STANISLAS MARTEL

DEUXIÈME CURÉ

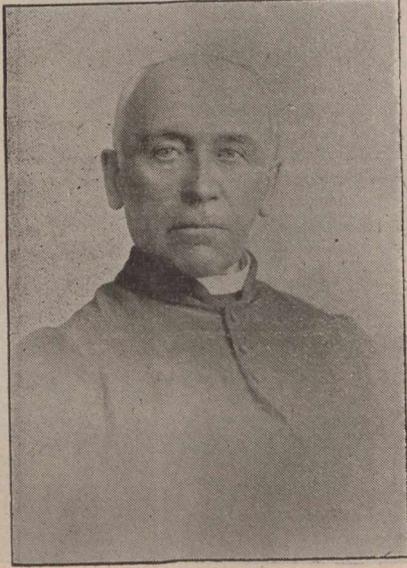
Né à Saint-Roch de Québec, le 5 mai 1831, du mariage de Jean Martel et de Catherine Lepine. Ordonné prêtre à Québec le 23 septembre 1854. Vicaire à Saint-Roch de Québec. 1856, curé de Saint-Alexandre, comté de Kamouraska. 1860, curé de Saint-Aubert, comté de l'Islet. 1861, curé de Sainte-Julie. 1870, curé de Saint-Jean Chrysostôme. 1877, curé de Saint-Charles des Grondines. Décédé dans cette paroisse le 1er juin 1894. Inhumé dans l'église paroissiale.



M. LOUIS-THÉODORE BERNARD

TROISIÈME CURÉ

Né à Saint-Vallier, le 15 août 1819. Fils de Michel Bernard et de Marie-Angélique Audet. Ordonné prêtre à Québec le 18 décembre 1841. Vicaire à Saint-Joseph de Lévis. 1842, vicaire au Château Richer et à la Malbaie. 1843, vicaire à Saint-Gervais. 1845, malade. 1847, desservant Saint-François du Lac. 1848, curé de Beauport. 1854, curé de Sainte-Claire. 1865, malade. 1868, curé de Saint-Jean-Baptiste des Ecureuils. 1870, curé de Sainte-Julie. 1873, assistant-curé de Trois-Pistoles. 1874, curé d'office de la cathédrale de Rimouski. 1875, se retire malade. Décédé à Rimouski, le 13 octobre 1888. Inhumé dans la cathédrale.



M. PASCHAL-PRUDENT DUBÉ
QUATRIÈME CURÉ

Né à Saint-Jean Port-Joli, le 29 janvier 1833, du mariage de Pierre Dubé et de Marie-Claire Leclere-dit-Francœur. Ordonné prêtre à Sainte-Anne de La Pocatière le 7 octobre 1860. Professeur au collège de Sainte-Anne de La Pocatière. 1871, vicaire à Saint-Gervais, 1873, curé de Sainte-Julie.

LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE QUÉBEC

Comme il semble régner une certaine confusion, pour ne pas dire plus, dans les tableaux que l'on a dressés de nos gouverneurs et lieutenants-gouverneurs, à partir de la cession jusqu'au commencement du siècle dernier, je vais essayer de mettre tout au point, à l'aide des documents officiels, la meilleure des autorités en ces matières.

Nous avons eu des gouverneurs, des lieutenants-gouverneurs pour la Province du Bas-Canada ou de Québec. Nous avons eu, en outre, et c'est ici que la confusion menace de nous entraîner dans le chaos, des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de Québec. Dans son numéro de février 1901, le *Bulletin des Recherches Historiques* a mêlé ensemble les lieutenants-gouverneurs des deux groupes, avec l'intention, bien légitime du reste, de donner une liste complète, parfaite et finale des lieutenants-gouverneurs de la Province.

C'est contre cette confusion que je m'insurge, et afin qu'elle cesse, disons une fois pour toutes que les lieutenants-gouverneurs de Québec, de même que les gouverneurs étaient des militaires et nullement des civils, tandis que les autres gouvernaient toute la province, et non pas la garnison de Québec seulement.

Faisons d'abord la liste des lieutenants-gouverneurs de la Province, tout en revisant celle du *Bulletin*.

Ralph Burton fut-il lieutenant-gouverneur en 1759, comme le dit le *Bulletin* ? Je ne le crois pas, parce qu'aussitôt après la prise de Québec, Murray fut chargé du commandement des troupes à Québec, pendant qu'Amherst était revêtu de l'autorité suprême, sans être toutefois gouverneur de la Province. Après la reddition de Montréal, en 1760, le général Amherst divisa la province en trois districts militaires, dont il confia le gouvernement à Murray pour

Québec, à Burton pour Trois-Rivières, et à Gage pour Montréal. Lorsqu'Amherst reçut sa nomination de commandant en chef des troupes de Sa Majesté, Gage fut remplacé à Montréal par Burton, et Haldimand succéda à Burton aux Trois-Rivières. Donc, d'après ce court résumé historique, il n'est pas correct de dire que Burton ait été lieutenant-gouverneur de la Province. Il n'y avait pas de gouverneur en titre, car Amherst ne fut pas gouverneur, comment l'Angleterre aurait-elle pu songer à nommer un lieutenant-gouverneur, surtout en 1759, au lendemain de la bataille des plaines d'Abraham, lorsqu'on n'avait pas eu le temps de réaliser la position ?

Le premier lieutenant-gouverneur de la Province fut donc sir Guy Carleton, en 1766. Il cessa de l'être, en 1768, alors qu'il fut nommé gouverneur en chef. En 1770, Carleton passa en Angleterre, et, cette même année, Hector Cramahé reçut la nomination de lieutenant gouverneur, charge qu'il occupa jusqu'en 1781. Ses successeurs immédiats furent Hamilton jusqu'en 1785, Hope de 1785 à 1789, sir Alured Clarke de 1790 à 1795, et enfin Prescott en 1796 jusqu'au 14 décembre de la même année. Prescott devint alors gouverneur jusqu'en 1807. Sir Robert Shore Milnes, nommé lieutenant-gouverneur en 1798, n'arriva qu'en 1799, et conserva sa charge jusqu'au 28 novembre 1808, bien qu'il eut quitté la Province dès l'année 1805. Il ne cessa pas toutefois de retirer les émoluments de 1500 louis attachés à cette haute charge. Sir N. Burton succéda immédiatement à Sir Robert, et il ne cessa d'être lieutenant-gouverneur qu'en 1832.

Récapitulons par un tableau :

1766-68—Carleton

1770-81—Cramahé

1781-85—Hamilton

1785-89—Hope

1790-95—Clarke

1796-96—Prescott

1798-1808—Shore Milnes

1808-1832—Burton

Quant aux gouverneurs, voici dans quel ordre ils se sont succédés :

1763-66—Murray

1768-78—Carleton

1778-84—Haldimand

1786-96—Dorchester

1797-1807—Prescott

Passons maintenant aux gouverneurs et lieutenants-gouverneurs de Québec.

D'après ce que je puis voir il n'y eut que trois gouverneurs de cette catégorie, depuis la création de leur charge jusqu'à l'union des provinces. Celui qui ouvre la liste me paraît être James Johnstone. Son successeur fut le général Slaates Long Morris, en 1798, lequel fut remplacé en 1801 par le major-général Gooday Strutt. Celui-ci disparaît en 1840.

La liste des lieutenants-gouverneurs est un peu plus longue :

1796(?) -97—Major-général Patrick Bellew

1797-1810—Colonel John Callow

1811-12—Lieutenant-colonel W. Johnstone

1813-24—Lieutenant-colonel D. Paterson

1825-29—Lieutenant-général L. McLean

1830-40—Lieutenant-général W. T. Dilkes

Comme ces divers personnages ne figurent pas sur notre liste civile, car ils étaient à la solde de l'Angleterre nous ne pouvons les suivre et fournir des renseignements sur la carrière de chacun d'eux. Qu'il nous suffise de bien comprendre la nature de leurs fonctions, pour en conclure immédia

tement qu'elles n'avaient rien de commun avec celles des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs de la Province de Québec. Je ne m'oppose pas à ce qu'on signale leur existence, et même leurs hauts faits d'armes, mais je tiens *mordicus* à ce qu'on ne les sorte pas de leur rang pour les confondre avec la lignée de ceux qui nous gouvernent politiquement et civilement, sans fusils ni poudre.

N.-E. DIONNE

LES RUISSEAUX BELLEBORNE ET SAINT-DENIS

Wolfe, avec ses soldats, est-il monté par la coulée du ruisseau Belleborne ou par celle du ruisseau Saint-Denis pour venir livrer la bataille des Plaines d'Abraham, le matin du 13 septembre 1759 ?

Le ruisseau Belleborne est depuis 1860 la borne sud entre Spencer Grange (démembrement de Spencer Wood), et la propriété connue sous le nom de Woodfield, où est maintenant le cimetière Saint-Patrice. J'ai demeuré plusieurs années à Woodfield, avec ma tante, pendant que je fréquentais l'école classique du Dr Lundy, et, ensuite, le High School de Québec. Parmi mes compagnons de classes se trouvaient MM. David et William Price qui, eux, demeuraient à Wolfe-field. Avec mes compagnons, il y a soixante ans, j'allais jouer sur les côtes de cette propriété et souvent l'on visitait la coulée du ruisseau Saint-Denis par laquelle Wolfe et ses soldats montèrent sur les Plaines d'Abraham. Cette coulée est située entre la propriété de Spencer Wood et la résidence de la famille Price, à l'est de Spencer Wood.

Il y a soixante ans, l'endroit par où Wolfe est monté était bien connu. D'ailleurs il suffit de visiter les deux coulées pour juger qu'il était possible et même facile de monter par la coulée qui se trouvait à une petite distance à l'ouest de la demeure des Price, et tout à fait impossible de monter dans l'autre coulée.

Je me rappelle qu'en 1888, pendant la session de la Législature, ayant été déjeuner avec les MM. Price, mes amis d'enfance, nous avons visité cette coulée et parlé longuement du fait que c'était par là que Wolfe était monté.

J. WÜRTELE

RÉPONSES

Nos premiers recensements. (VII, III, 788.)—

Il y a 235 ans que le premier recensement a eu lieu au Canada. Il fut fait en 1666 sous la direction de l'intendant Talon. La population blanche du Canada à cette date était de 3,215 âmes.

Le second recensement, celui de 1667, n'est pas moins important. Il fut fait en septembre et octobre. A cette date la population de la Nouvelle-France était de 3,918 âmes. Il y avait dans la colonie 11,448 arpents de terre en culture, 3,107 têtes de bétail, 85 moutons. Ce dénombrement fut nominal comme le premier.

C'était le moment où la Nouvelle-France prenait un vif essor sous l'impulsion de Colbert et de Talon. En 1668, il n'y eut pas de recensement proprement dit. Mais un état officiel envoyé en France nous fournit les chiffres suivants : Population, 6,282, dont 412 soldats établis sur des terres ; nombre de ménages, 1,139 ; nombre d'arpents de terre en culture, 15,642 ; nombre de minots de grains récoltés, 130,978 ; nombre de bêtes à cornes, 3,400. La *Relation* de 1668 faisait de la colonie un tableau bien encourageant :

“ Nous avons commencé depuis un an, écrivait le Père LeMercier, à jouir du fruit de la paix, et à goûter les douceurs du repos que les armes de Sa Majesté nous ont procuré par la soumission des Iroquois. Il fait beau voir à présent presque tous les rivages de notre fleuve du Saint-Laurent habités de nouvelles colonies qui vont s'étendant sur plus de quatre-vingts lieues de pays, le long des bords de cette grande rivière, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles bourgades qui facilitent la navigation, la rendant et plus agréable par la vue de quantité de maisons, et commode par de fréquents lieux de repos. C'est ce qui cause

un changement notable en ce pays, par les accroissements qui s'y sont faits, plus grands depuis qu'il a plu au Roi d'y envoyer des troupes qu'il n'en avait reçu dans tout le temps passé, et par l'établissement de plus de trois cents familles, en assez peu de temps, les mariages étant si fréquents que depuis trois ans, on en a fait quatre vingt-treize dans la seule paroisse de Québec."

Il y eut, en 1679, un troisième recensement plus sommaire. Le quatrième dénombrement fut celui de 1681, nominal comme ceux de 1666 et 1667. La population était alors de 9,677 âmes, et le nombre des familles de 1,538. La colonie contenait 24,827 arpents de terre en culture, 94 chevaux—les premiers avaient fait leur apparition en 1666,—8 ânes, 6,657 bœufs, 291 vaches, 572 moutons, 18 chiens. Comme on le voit la colonie se développait.

Il y eut encore ici, au 17^{me} siècle, des recensements généraux, en 1685, en 1688, en 1692 en 1695 et en 1698. Celui-ci fut le dernier du siècle. Nous y trouvons les chiffres suivants : Population, 15,399 âmes ; nombre de maisons, 2,310 ; nombre d'églises, 62 ; moulins, 43 ; arpents de terre en culture et en pâturages, 37,683 ; nombre de minots de grains récoltés, 160,978 minots de blé, 21,797 minots d'avoine, 10,251 minots de maïs, 23,301 minots d'autres grains ; chevaux, 684 ; bêtes à cornes, 10,209 ; moutons, 994 ; pores, 5,147.

Je m'arrête au seuil du 18^{me} siècle. Je tenais simplement à donner un aperçu de nos premiers recensements. Ces anciennes statistiques peuvent paraître fastidieuses aux yeux de quelques lecteurs superficiels. Mais pour le chercheur, l'économiste et l'historien, elles sont d'une inappréciable valeur.

IGNOTUS

La seigneurie de la Rivière du Sud. (VII, I, 771.)—La seigneurie de la Rivière du Sud est une des plus anciennes de la province. Elle fut concédée, le 5 mai 1646, à M. de Montmagny, gouverneur du Canada, par la compagnie de la Nouvelle France, généralement connue sous le nom de Compagnie des Cent-Associés. Elle comprenait "la Rivière appelée du Sud, à l'endroit où elle se décharge dans le fleuve St-Laurent, avec une lieue de terre le long du dit fleuve St-Laurent, en montant de la dite rivière vers Québec, et demie-lieue le long du dit fleuve en descendant vers le Golfe, le tout sur la profondeur de quatre lieues en avant dans les terres en cotoyant la dite rivière de part et d'autres; et icelle comprise, dans la dite étendue et de plus avons aussi donné, octroyé et concédé, donnons, octroyons et concédons, au dit sieur de Montmagny, les deux isles situées dans le dit fleuve St-Laurent, proche du dit lieu, en descendant sur le dit fleuve, l'une appelée l'Isle-aux-Oies et l'autre appelée l'Isle-aux-Grues, avec les battures qui sont entre deux, le tout contenant quatre lieues ou environ de longueur, sur le dit fleuve, pour jouir par le dit sieur de Montmagny des dites concessions cy-dessus en toute propriété, justice et seigneuries, et tenir les choses susdites à foy et hommage, lesquelles foy et hommages ils seront obligés de porter à chaque mutation de possesseur, et de payer tous droits et redevances au cas et aussy qu'il y eschet pour les fiefs de cette qualité même de fournir leurs aveux et dénombremens, le tout suivant et conformément à la coutume de la prévosté et vicomté de Paris."

M. de Montmagny, avait, dès l'automne de 1645, commencé un établissement à l'Isle-aux-Oies, où l'attirait son penchant pour la chasse. "On voit, dit M. Sulte (1) que le 25 octobre 1645, il se fit accompagner à l'île par M. Gilles

(1) "Histoire des Canadiens-français," vol. II, p. 141.

Nicolet, prêtre séculier, qui célébra la messe en présence des hommes travaillant à la terre."

Le 2 mai 1651, à Paris, en présence de M. A. Cheffault, secrétaire des Cent-Associés, M. de Montmagny prêta le serment de fidélité requis pour les concessions ci-dessus. Trois ans plus tard, il vendait cette seigneurie à MM. Jean-Baptiste Moyen et Louis Théandre Chartier de Lotbinière.

En 1668, Jean-Baptiste Moyen des Granges céda sa part (la moitié de la seigneurie) à Louis Couillard de L'Espinay. Celui-ci acheta aussi l'autre moitié du fief de Jean de Lauzon qui l'avait acquise de M. de Lotbinière.

Le 7 avril 1701, le gouverneur, M. de Callières concédait à M. de L'Espinay le fief de L'Espinay, voisin de la seigneurie de la Rivière-du-Sud.

Jean-Baptiste et Louis Couillard de L'Espinay héritèrent de leur père. Ils prêtèrent le serment de fidélité en 1725.

En 1743, Michel Blais acquit une partie (8 arp. 5 per. de front sur 4 lieues de profondeur) de Charles Couillard de Beaumont et de Marie Couillard Després, femme de ce dernier et fille de Jacques Couillard Després et d'Elizabeth Lemieux, auxquels ce terrain avait appartenu en leur qualité d'héritiers de Jean-Baptiste Couillard de L'Espinay, mentionné ci-haut.

Michel Blais acheta encore une autre partie de la seigneurie (25 arp. de front sur 4 lieues de profondeur) de Charles Couillard de Beaumont et de sa femme, pour laquelle partie, il prêta serment en 1777.

Jean-Baptiste Couillard, Jacques Hébert Couillard, Désilets Couillard et Nicolas Gaspard Boisseau comme tuteur de ses deux enfants mineurs issus de son mariage avec Hélène Couillard, comparaissaient, en 1781, et prêtaient serment pour la moitié du fief.

En 1810, Joseph et Jean-Baptiste Talbot dit Jervais acquirent une partie de la seigneurie d'Antoine Couillard et

de Marie Angélique Chaussegros de Léry, veuve de Jean-Baptiste Couillard.

Jean-Baptiste Couillard Dupuis, qui avait acheté les parts de ses frères et sœurs, prêta en 1829, serment pour une partie des fiefs de la Rivière-du-Sud et L'Espinay.

Dans le rapport de M. Siméon Lelièvre, N. P., commissaire nommé pour faire le cadastre de ces deux seigneuries, rapport daté du 25 mai 1859, les seigneuries de la Rivière-du-Sud et de L'Espinay sont divisées entre une vingtaine de propriétaires. Le tout est évalué à plus de \$75000.

La rivière du Sud, qui a donné son nom à la seigneurie, prend sa source dans le comté de Bellechasse et coule vers le nord-est, à travers une plaine riche et fertile et tombe dans le Saint-Laurent à environ 49 milles de Québec, dans le comté de Montmagny. A son embouchure se trouve situé le joli village de Montmagny, longtemps connu sous le nom de Saint-Thomas, et qui possède une population d'environ 1700 habitants. La seigneurie contient plusieurs paroisses florissantes.

F.-J. AUDET

L'origine du mot Québec. (VII, III, 790.)—L'origine du mot Québec a exercé l'ingénuité des historiens et des linguistes. Deux origines sont généralement proposées. Québec, prétend-on, a été appelé *Quel bec* par les équipages de Pontgravé ou de Champlain, surpris et ébahis, lorsqu'ils contournèrent la pointe de Lévis. Cette explication bizarre n'est prise au sérieux par personne.

Lescarbot dit explicitement, page 622, que "Poutrincourt délibéra de se fortifier en un endroit de la rivière du Canada que les Sauvages nomment Kebec," et Champlain, employant ce mot pour la première fois, page 89 des *Sauvages* (page 25 du volume 2 de l'édition Desbarats), explique qu'il s'applique à un détroit où la rivière est large de 300

pas environ. " Nous vinsmes mouiller l'ancre à Québec qui est un destroit de la dite rivière de Canada qui a quelque trois cens pas de large." D'après Mgr Laffèche, *Kepak* dans la langue crise est le mot qui désigne l'embouchure d'une rivière. M. l'abbé Bellanger, très au fait du dialecte des Micmacs, dit que ces Sauvages emploient ce mot pour désigner une pointe de rocher très saillante. Mais l'opinion la plus répandue est que Québec est un mot algonquin dont on se servit pour désigner *Stadacona* après le départ des tribus établies là lors du passage de Cartier et de Roberval.

Hawkins, à la page 118 de son *Picturesque Quebec*, reproduit du *Edmondstone's Heraldry* le sceau de Walter de la Pole, en date de 1420, dans lequel on voit que le comte de la Pole était comte de Québec. Mais on fait remarquer que ce personnage était comte de Briquebec et non de Québec (Voir là-dessus Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, vol. I, p. 190, note ; Faillon, *Histoire de la colonie française en Canada*, vol. I, p. 532, note ; Dionne, *Etudes historiques*, p. 60). Il est possible cependant qu'au quinzième siècle on se soit servi indifféremment des mots Québec et Briquebec pour désigner la petite ville normande du département de l'Orne qu'on appelle aujourd'hui Briquebec (Voyez carte p. 608 de la *Normandie* de Flammarion.)

Dans l'intervalle compris entre les voyages de Roberval et ceux de Champlain, quelques hardis navigateurs allèrent faire le commerce jusque dans le haut Saint-Laurent. Si les Algonquins que ces navigateurs rencontrèrent désignaient le promontoire de Québec par le nom *Kebec* ou un autre mot ayant le même son, ces Français tout naturellement se hâtèrent d'employer eux-mêmes ce nom puisqu'ils l'avaient déjà dans leur propre pays.

Les deux syllabes qui composent le mot Québec se rencontrent très souvent dans les noms bretons et normands. Il y a

Caudebec, sur la Seine, en bas de Rouen, et Briquebose et Briqueville, etc., etc., sur la carte de cette partie de la France. Il n'est pas improbable que le nom Québec ait été suggéré aux navigateurs de ce temps parce que les Indiens s'en servaient ; mais ceci ne met pas à néant la probabilité que les marins en vinrent à la décision d'accepter le mot Québec donné par les Algonquins à l'ancienne Stadacona parce qu'il leur rappelait un endroit du vieux pays de France, Briquebec, ou Bricquebec, non loin du fameux arsenal actuel de Cherbourg.

JAMES DOUGLAS

La vénérable mère d'Youville. (VII, III, 792.)

—La vénérable mère Marie-Marguerite Dufrost de Lajemmerais, veuve d'Youville, fondatrice des Sœurs de la Charité de Montréal, est une de ces grandes figures qui, malgré leur humilité, laissent dans l'histoire de leur pays une trace lumineuse et un souvenir ineffaçable. Il était donc tout naturel que les traits saillants de sa vie fussent recueillis et racontés. Un peuple s'honore en conservant la mémoire de ceux qui lui ont donné de grands exemples de vertu.

C'est à la plume filiale de l'abbé Dufrost de Lajemmerais que nous devons la première biographie de la fondatrice des Sœurs de la Charité.

M. l'abbé Antoine Sattin, prêtre de Saint-Sulpice et directeur des Sœurs Grises, comprit aussi que les sublimes actions de cette sainte femme, dont la mémoire était vénérée par toute la population du pays, ne devaient pas rester ignorées. Il recueillit d'une religieuse, la seule survivante de celles qui avaient connu la fondatrice, les faits omis par M. Dufrost de Lajemmerais, et rédigea, à son tour, une petite vie de madame d'Youville. Mais ni le travail de M. Dufrost de Lajemmerais, ni celui de M. Sattin n'ont été publiés.

En 1852, M. l'abbé Faillon, à qui ses recherches sur l'histoire de la colonie française en Canada avaient rendu familiers tous les événements de la période pendant laquelle madame d'Youville avait vécu, eut l'heureuse pensée de publier une vie de la Vénérable. Ce travail très documenté a pour titre *Vie de Mme d'Youville, fondatrice des Sœurs de la Charité de VilleMarie, dans l'île de Montréal, en Canada* (1).

En 1895, un prêtre aussi savant que distingué, Mgr D.-S. Ramsay, à la demande des divers établissements des Sœurs Grises, aux Etats-Unis, faisait paraître, en anglais, une vie de la mère d'Youville : *Life of the venerable M.-M. Dufrost de Lajemmerais, Mde d'Youville, foundress of the sisters of Charity (called Grey Nuns) of Montreal, Canada*. (2) (Madame Jetté).

Il y a quelques années, madame Jetté, la femme distinguée du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, appelée comme témoin dans le procès de béatification de madame d'Youville, rendait un témoignage qui était une étude approfondie de cette vie remarquable. Après l'audition de ce témoignage, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, lui demanda de rédiger ces notes sous forme de biographie et de les publier. Diverses circonstances et de nombreuses occupations ont empêché madame Jetté de donner suite à cette proposition avant l'année dernière. L'ouvrage de madame Jetté : *Vie de la vénérable mère d'Youville* (3) a été très favorablement accueilli.

R.

Les sieurs de Dombourg et d'Autray. (VII, III, 787.)—Jean Bourdon mourut à Québec au commencement

(1) 491 pages in-16.

(2) 158 pages in-12.

(3) 445 pages in-16.

de 1668. Il avait épousé, une année environ après son arrivée au Canada, Jacqueline Potel. Dieu bénit leur union, et leur donna huit enfants, quatre garçons et quatre filles, qui furent tous baptisés à Québec. Ces parents chrétiens consacrèrent leur quatre filles au Seigneur : Anne et Geneviève se firent religieuses au monastère des Ursulines, Marguerite et Marie à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Des quatre garçons l'un mourut tout jeune ; l'autre, à l'âge de quinze ans (1665), après avoir reçu de M. Saint-Sauveur une excellente éducation ; les deux autres Jean-François et Jacques survécurent plusieurs années à leurs parents, sans pourtant fournir une longue carrière, et se montrèrent des citoyens honorables et vertueux.

Jacques Bourdon, sieur d'Autray, eut une carrière assez aventureuse. Après avoir suivi Cavalier de la Salle dans son voyage d'exploration aux Bouches du Mississipi dans le golfe du Mexique, il obtint de Sa Majesté un brevet de lieutenant de vaisseau ; puis il alla se fixer " au Fort Saint-Louis des Illinois, où il avait maison et seigneurie." Mais il n'y fut pas longtemps oisif. A peine y était-il installé, qu'il reçoit de M. de la Barre, gouverneur du Canada, l'ordre d'aller, avec M. de Tonty et les autres Français de Saint-Louis, se joindre aux troupes qui marchent contre les Iroquois. Rentré à Saint-Louis après l'expédition malheureuse de M. de la Barre (1684), il reçoit trois ans plus tard un ordre semblable de la part de M. de Denonville, et prend part à l'expédition, cette fois plus heureuse, de ce gouverneur contre les Tsonnontouans (1687). Il descend ensuite à Montréal, et de là à Québec, où il rencontre son frère M. de Dombourg, et s'entend avec lui pour des réparations urgentes à faire à une maison de la basse-ville, qui leur appartient en commun. Puis, " les affaires du pays ne lui permettant pas de remonter aux Illinois ", il se rend seulement à Montréal, et de là, au printemps de 1688, accompagne l'escorte

que le gouverneur envoie pour ravitailler Catarakouï. En descendant de ce voyage, il est attaqué et massacré par les Iroquois. (1)

Telle fut la fin de ce brave jeune homme, mort au service de son pays. D'Autray n'était pas marié et n'avait que trente-six ans.

M. de Dombourg, passé en Europe dans l'automne précédent, n'apprit que l'été suivant, à son retour la mort de son frère, dont il devenait l'héritier. D'Autray avait des propriétés aux Illinois ; de plus, Cavelier de la Salle lui devait encore une partie de ses appointements : mais les dettes du défunt ne dépasseraient-elles point son avoir ? Dans le doute sérieux où il était à ce sujet, M. de Dombourg demanda au Conseil Souverain (11 octobre 1688) et obtint la permission de n'accepter la succession que sous bénéfice d'inventaire. Puis il repassa en France, où il avait épousé quelques années auparavant Jeanne Jannier, et où demeurait sa famille. Il ne survécut à son frère que deux ou trois ans.

Sa veuve, qui n'avait que des enfants en bas âge, vint au Canada en 1691 pour régler les affaires de son mari : et nous la voyons, dans l'automne de 1692, solliciter auprès du Conseil Souverain un certificat attestant que son beau-père Jean Bourdon était mort en 1668 dans l'exercice de la charge de procureur-général de Sa Majesté, dans le but, sans doute, de se servir de ce certificat pour l'avantage de sa famille. Le Conseil accueillit favorablement sa demande (2). Puis elle quitta le pays pour ne plus y revenir.

Ainsi s'éteignit, pour le Canada, la famille de Jean Bourdon, n'y laissant que le souvenir d'un nom honorable, de précieux services rendus à la patrie, et de grandes vertus.

L'ABBÉ AUGUSTE GOSSELIN

(1) Jugements du Conseil Souverain de la Nouvelle-France, t. III, p. 209.

(2) Jugements du Conseil Souverain de la Nouvelle-France, t. III, p. 697.

Elzéar-Gérin-Lajoie et l'Enfant-Terrible.
(VI, II, 698.) — J.-B.-Eric Dorion, l'*Enfant-Terrible*, député des comtés de Drummond et Arthabaska à l'Assemblée Législative de la Province du Bas-Canada, était propriétaire du journal *Le Défricheur*, publié à L'Avenir, et Elzéar Gérin-Lajoie était le rédacteur du journal *Le Canada*, publié à Ottawa. M. Gérin reprochait à M. Dorion de s'être attaqué, dans *Le Défricheur*, à des actes de sa vie privée.

Le 31 juillet 1856, les deux journalistes se rencontrèrent dans la Bibliothèque de la Chambre, à Ottawa, et après un échange de qualificatifs plus ou moins épicés se donnèrent des taloches.

Le fait fut aussitôt porté à la connaissance de la Chambre par l'hon. M. Holton, et le lendemain, Gérin fut amené à la barre de la Chambre pour assaut-commis sur un député. Après avoir entendu les deux antagonistes, la Chambre donna gain de cause à M. Dorion et l'Orateur fut prié d'admonester Gérin et de le faire mettre sous la garde du sergent d'armes "durant bon plaisir de la Chambre."

Sur cet incident, consultez *Journaux de l'Assemblée Législative de la province du Bas-Canada*, vol. XXVI, aux pages 257, 263, 264 et 265. Voyez aussi le *Canada* du 2 août 1866.

P. G. R.

L'apostat Gavazzi a Montreal. (VII, III, 739.)
— Dans le courant de l'été de 1853, un ancien prêtre catholique, le trop fameux Gavazzi, fut la cause d'une bagarre qui ensanglanta le sol de Montréal. L'apostat avait annoncé que le 9 juin, il ferait une conférence dans l'église Zion : il n'en fallut pas davantage pour échauffer quelques têtes. Un certain nombre de personnes s'étaient réunis pour entendre le transfuge du catholicisme ; d'autres, au contraire, malheureusement guidées par un sentiment vindicatif au-

quel on ne saurait applaudir, et, désireuses d'imiter ce qui s'était fait à Québec quelques jours auparavant, croyaient noblement venger la Religion en assaillant l'apostat et ses sectateurs. Mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes : ils étaient bien armés, et en outre un certain nombre d'hommes de police et un détachement du 26^e Régiment se tenaient prêts à toute éventualité.

Gavazzi livré à toute la fougue de son éloquence, était arrivé au milieu de sa conférence, lorsqu'une bande d'individus, repoussant la police, pénétra dans la salle. Un combat sérieux se livra aussitôt entre les auditeurs et les envahisseurs, et plusieurs personnes reçurent de graves blessures. Les assaillants furent finalement repoussés, et vivement poursuivis, reculèrent jusqu'au pied de la montagne ; au moment d'être atteints par le 26^e Régiment, ils firent feu sur les soldats. Le maire Charles Wilson s'avança alors ; après une rapide lecture du *Riot Act*, il commanda aux troupes de faire feu. L'ordre était à peine donné, qu'une décharge terrible éclata : quarante personnes tombèrent tuées ou blessées.

Cette affaire regrettable accentua la division qui existait alors entre les catholiques et les protestants. Quelques jours après, le portrait du maire Wilson, suspendu dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, fut trouvé tout lacéré, et l'enquête commencée pour découvrir les auteurs de cet acte resta infructueuse.

A. LEBLOND DE BRUMATH

Un confesseur canadien de Louis XVI. (VII, II, 780.)—L'abbé Louis de Beaujeu était fils de Louis Liénard de Beaujeu, major des troupes, et de Louise-Thé-

rèse-Catherine Migeon de Bransac. Daniel-Hyacinthe-Marie de Beaujeu, le héros de la Monongahéla, était son frère.

Il était né à Montréal le 16 août 1708.

Tout jeune, il avait été confié par sa tante, la mère de la Nativité, religieuse du couvent des Ursulines de Québec, à M. de Villars, prêtre français qui, après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions de chapelain de ce monastère, s'en retournait en France.

Le jeune Canadien fit honneur à son protecteur. Quelques années après son passage en France le supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, écrivait au supérieur de la maison succursale, à Montréal : " J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un jeune Canadien l'abbé de Beaujeu, a remporté le prix d'une thèse de théologie sur tous ses concurrents français."

Il devint plus tard Confesseur Ordinaire de Louis XVI.

L'abbé de Beaujeu, croit-on, mourut à Paris, en 1781, au séminaire de Saint-Sulpice.

P. G. R.

Le juge Vallière de Saint-Real. (V, V, 616.)—

L'éloge de l'honorable Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal, juge en chef du district de Montréal, prononcé devant l'Institut Canadien de Montréal, le 25 février 1847, par Antoine Gérin-Lajoie, alors étudiant en droit, a été publié dans l'*Album* de la *Revue Canadienne*, volume deuxième, page 86.

B. S.

Les commissaires-ordonnateurs sous l'ancien régime. (VI, XI, 756.)—Pichon, à la page 141 de son ouvrage *Lettres et mémoires pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du Cap-Breton*, explique longuement les attributions des commissaires-ordonnateurs sous le régime français.

P. G. R.

QUESTIONS

793—Vous m'obligeriez beaucoup en me donnant la liste des livres et brochures publiés par ce pauvre Arthur Buies ?

BIBLIO

794—Quel est ce Mozes Hazen dont il est si souvent question pendant l'invasion américaine de 1775 ?

AMER.

795—Quelle époque de notre histoire veut-on mentionner lorsqu'on parle des *temps héroïques du Canada* ?

F. A. B.

796—Pouvez-vous me donner la liste des gouverneurs de la Nouvelle-Ecosse antérieurement à la Confédération ? Les lieutenants-gouverneurs depuis la Confédération ?

N. S.

797—Quand les souverains d'Angleterre ont-ils discontinué de se donner le titre de " roi de France " ?

CURIEUX

798—Alexandre Berthier, capitaine au régiment de Carignan, qui se convertit à la foi catholique à Québec en 1665, et à qui on concéda les deux seigneuries de Berthier, est-il mort dans la Nouvelle-France ? Je perds entièrement ses traces après 1708.

REP.

799—L'ingénieur Chaussegros de Léry, de Québec, faisait des démarches, vers 1739, pour faire imprimer aux frais du gouvernement français un *Traité de fortifications*. Savez-vous si cet ouvrage a été imprimé ? Le manuscrit en a-t-il été conservé ?

BIBLIO.

800—En 1730 ou 1731, Mgr Dosquet eut un procès avec le curé de Sainte-Anne de la Pérade, M. Voyer. Pouvez-vous me dire quel est le litige qui força ces deux dignitaires ecclésiastiques à avoir recours aux tribunaux ?

STE-A.